

POÉSIES

EN VERS LIBRES



Ma muse pensive
N'a pas de mâles accents.
Quoique toujours active
Elle butine timidement.
Elle n'est pas la moissonneuse
Par qui sont liés les blés.
Mais la pauvre glaneuse
De quelques épis oubliés.

M^{ME} CÉRÉ

28, RUE DES MOBILES

PÉRIGUEUX

*Souvenir d'une vieille
Périgourdine.*

POÉSIES

EN VERS LIBRES



Ma muse pensive
N'a pas de mâles accents.
Quoique toujours active
Elle butine timidement.
Elle n'est pas la moissonneuse
Par qui sont liés les blés.
Mais la pauvre glaneuse
De quelques épis oubliés.

Exclu du prêt

PZ 3097

BIBLIOTHÈQUE
DE LA VILLE

M^{ME} CÉRÉ PÉRIGUEUX

28, RUE DES MOBILES

PÉRIGUEUX

B.M. DE PERIGUEUX



C0000982008

6P2 3087
C0000382003



Patois Périgordin

Fi d'un prétocorin
Pôys de peirre duro
Vous que souloza lo miséro
quéto annade ei duro.



Salut, Compagnons de France
Vous êtes le Renouveau
En vous notre espérance !
Gloire vous soit rendue, jeunes preux,
Vous êtes le bon Samaritain
Vous comblez les ornières
que Satan creuse sous les humains.

Dieu dit : Soulage la misère
Il dit aussi : Pardonne aux méchants
Par ton cœur sois un père
Par la raison sois prudent.

PRIERE

Christ que belle sera la France
Quand ces jeunes preux armés
Sur l'oppresseur crieront vengeance
Paix et justice aux opprimés
Jeanne d'Arc sois notre espérance
Fiers, nous marcherons sous ton drapeau
Avec le Maréchal de France
Sagesse, remède à tous les maux.

Mon eïviroulaïré

à Périgueux, jour de foire de la Saint-Mémoire

Un bravé paysan, à lo phormocio
« Moussur, odissia, é me foutre mé troumpé pa
E ma serpin, zou crézī pourton pas
Moussur yo chinquanton qué cheī pa vingu
Eipia o Périgueux mé cheī counégu.

LE DOCTEUR

Brave homme passez dans mon cabinet

LOU PAYSAN

Ercuza mouchur ma cha nou quéī en plein air yo pa de
[cobinet

LE DOCTEUR

Mon ami vous êtes venu pour me consulter ?

LOU PAYSAN

Ma per moun arme, cheī pa vengu per vous insulta
Lou diable s'eicrasé, cheī you tumba cha lou chonaire,
Qué cha nous nen parlen tant deou fomeux Pierre
Touner qué diro ma paouro Martrille
Elle qué ché plon faī ma rouma Paouro drôlo

LE DOCTEUR

Quelle tour de Babel, quelle confusion.

LOU PAYSAN

Ercuza, Monchur, n'on dit ô miton dé Taillofer
Ol foun de lo rio, un grand magazin oun trouvo tout ço
[quévoudre
Mpouchur cheī rintra cha vous coumo un poulé ma eizi.

LE DOCTEUR

C'est hébreu, ni grec ni latin
Un mélange de paille et de foin

LOU PAYSAN

Véni ochoto un eïviroulaïre

LE DOCTEUR

Qu'est ce que cela un eïviroulaïre

LOU PAYSAN

Dinz une houlo un blonchi lo chotégna cha nous
Mouchur queï douï bouchi dé boï en crou
Mouchur, blonchida vouzen léporia lo bobigna
Pinto dé vi l'hiver un viou bien cha nou
Chégur chi lou reï zou vezio n'en chio envezou

LE DOCTEUR

Mon ami allez à Monoprix
Je regrette, je n'ai pas compris

LOU PAYSAN

Mouchur n'en véni coi nouma dé la Porizienne
Che choun foutu dé you m'en envoya... Pta
(Désespoir)

Vouzen prézé Mouchur laïssa mé pura
Mouchur aï lou cœur eibrizula o laïssa mé pura
Mouchur, chiero nacu zou notré belle république
Huié chério pa lo rizeio de lo cliquo
Queï vraï lou mouquon dié soun bétia, détestablé
Ma pourtant lo jouinecho choun pordounablé
Per you lo noturo ei eitado bien meïnagièr
Naï jomaï gu uno brizouillado dé terro

LE DOCTEUR

Pauvres gens, ils savent travailler, ils ne savent pas lire
L'ignorance finit par être un délire.
O République ta science fait l'égalité
Par l'union des cœurs et la fraternité.

O vous que la fin de l'aurore
Trouve courbés sur votre champ
Vous qui soulevez la glèbe encore
Quand l'astre s'éteint au couchant
Si vous voulez mon brave,
Donnons-nous la main
Comme vous je suis un travailleur périgourdin
Vous travaillez la terre pour nous nourrir ;
Moi les plantes pour vous soulager et vous guérir
L'union dans le travail c'est la fraternité
Sagesse, prudence en sont la sécurité.

L'Idéal

L'idéal est une ombre invisible
Qui conduit bien souvent nos pas ambitieux
Un mirage sur le désert aride
Trop souvent capricieux.

Enfants ne soyez pas vains de vos jeunes années
Pas d'espoirs chimériques, ils sont souvent déçus.
Voyez sur les sillons que de fleurs moissonnées
Perdent le bel éclat de leurs riches tissus.

Patois

Juinesso loauziero coumo lo jento obeillo
Vautreï qué couré charcha doü bou omis
Eicouta doou vrés omis, borra votra outeilla
Ové béou tordré mai tordré votre esprit
Eipia de votre sogesso Minerve n'en ri
Raibé, espoir eimablo chiméro
Vous ai vu openo vou ce infugi
Mo pensado éro gayo, ouro oméro.
Troumpa din moun espoir.
Moun cœur s'ei indurci.



Les Clododites de la Vézère

Grottes des Eyzies, Dordogne

Je te salue berceau de l'humanité
Où le Gal a toujours chanté
Tant qu'il vivra le Gal chantera.

Un jour d'été, je longeais la Vézère,
Je suivais les bords de la claire rivière ;
De chaleur les cigales chantaient,
Dans les haies les oiseaux sommeillaient.

Vieil âne, il faisait une telle chaleur !
Le diable s'écrase, rien ne bougeait sur place.
Apollon faisait tomber du feu sur la plaine
De son haleine, il brûlait la palaine.
Les Dieux de la mythologie se livraient bataille
Comme en haut des nues ils faisaient ripaille.
Pourtant, ils étaient tous de même parenté
Très souvent ils se fichaient quelques traînées.
Cibèle (terre) disait : des Dieux je suis la plus belle
Celui qui dira le contraire, je lui ficherais sur les lèvres.
Regarde, disait-elle, les raisins sont à pleine cuve
Barils et barriques vont être pleins.

Urénus (Ciel) :

Or Urénus répondit : Regarde mes étoiles
Quand Apollon le soir se voile
A mes ordres, chacune change de place.

Cibèle à Urénus :

Cibelle, tes escantils petites étoiles n'éclairent guère,
La nuit quand on sommeille les yeux en équerre.
Malhonnête ! Moi qui t'envoie la lumière
Comme la fraîcheur après la soleillée.

Apollon (Soleil) :

Qu'avez-vous tonnerre à tant babiller ;
Seriez-vous saouls du vin du Monbazillac ?
L'auriez-vous achevée la pinte au nez écrasé ?

Vous ne l'avez pas remplie, que vous l'avez vidée !

Urénus à Apollon :

Urénus : De quoi te mêles-tu, savoir :

Toi qui te vantes ; dis ? je suis Dieu même l'Etat.

Apollon : Vous l'avez dit : Je suis Dieu et l'Etat.

Là tous trois par la crinière, ils se la secouèrent

Ici arrive Jupiter : Qu'avez-vous trois fous ! par votre
[unité]

Vous unissez : force, sagesse, bonté et beauté

Si vous n'écoutez pas, je vais vous faire valser

Au son de mon tonnerre, vous allez tous trois danser !

La furbecque Junon.

Arrive la diablesse Junon : Drôles ne l'écoutez pas :

Ce traîneur de casseroles, de rien il en fait des plats.

Regardez-le tarabuster, de rien il n'en finit pas.

« Pius dioli qué bingué », à tous trois nous y ferons son
[affaire.]

Tout ce qui commence bien, fini souvent mal.

Tout d'un coup : Jupiter brandit sa crinière

Ils laissèrent le lion assouvir sa colère.

Les éclairs, tonnerre, grêle, les arbres s'arrachèrent

Urénus et Cibèle d'un voile se cachèrent.

Junon colère :

Méchant ! si ton fils Bacchus le voyait

Pour toujours le pauvre s'endormirait.

Dans ta colère, tu brises tout : vigne et tabac

A l'âne tu enlèves la croupière, tu lui laisses le bât.

L'homme :

Hélas, comme le mauvais temps persistait

L'eau à gros flocons sans trêve tombait.

Dans une grotte du Moustier j'entrai,

Dans les broussailles mes genoux s'écorchaient.

Tout d'un coup j'aperçus des os humains,

Aussitôt je sentis le froid passer sur mes reins.

Avec courage je lui parlai :

Surgé, lui dis-je, de dormir tu dois être las !

A genoux je t'en conjure parle-moi :

Tout d'un coup un homme trapu se leva :

Il avait des yeux intelligents. Devant moi se dressa.
Il tenait sur l'épaule à la pointe d'une barre,
Un silex taillé en forme de massue.
De la tête aux pieds me regarda longuement
Il me regardait, comme s'il m'avait vu dans les temps :
Etranger, me dit-il : Qu'es-tu venu faire ici
Cet abri m'appartient, au plus vite part d'ici.

Je le priai :

Tout tremblant je lui dis : Je t'en prie écoute ma prière
Si tu savais combien je m'ennuie sur terre
De rêve d'avenir mon cœur se lasse.
Quand je vois que tout fuit et tout trépasse
Je t'en prie lui dis-je je voudrais connaître ton passé,
Comment fis-tu pour te sauver de tous ces animaux,
Comme ceux qui grouillent dans les marais ?
Longuement il me regardait :
Homme ! tu veux sonder les secrets de mon âme
Que de fois mes yeux ce sont baignés de larmes
Mon front s'est courbé sous le poids des douleurs
Pour toi, comme pour moi la vie change de couleurs.
Parfois de folles idées je goûtais les charmes
De silex taillés je faisais des armes
Pour me défendre des animaux redoutables
Dont le nombre et l'espèce étaient formidables.
Tu vois cette caverne d'ici, elle m'appartient
Autrefois il y avait un ours gris avec ses petits.
Comme il commençait à faire froid, le climat avait changé,
Ces animaux étaient difficiles à déloger.
De leurs mugissements, la terre tremblait,
J'avais la tête en feu, les cheveux dressés ;
D'un silex j'atteignai la mère, je lui crevais un œil
Ses petits étaient grands, ils venaient sur moi, je les tuai.
Crois-moi, ces bêtes féramines, étaient enragées.

Toute la vérité :

La mère en s'éloignant, jura de se venger.
La vérité : Ce que l'on fait aux autres, nous retombe sur
[le nez
Vingt ans après, sous mes yeux dévora mon aîné.
Quand le cœur et le cerveau toujours avide ;
Quand de rêves d'avenir, hélas, le cœur se lasse
Tout comme les plaisirs d'un jour fuient et trépassent.

Alors j'avais vingt ans ! vingt ans l'âge d'aimer
Vingt ans ! où le cœur brûle, sans se consumer.
J'adressais à Dieu une fervante prière :
Tu vois mon Dieu, je suis bien seul sur terre...
L'oiseau couvre son nid de son aile
L'animal protège sa femelle :
Mon Dieu, lui dis-je ? Il me faudra une compagne
Pour traverser ces rudes campagnes
Dieu de bonté, toi qui m'a toujours aimé
Pourquoi m'as-tu donné un cœur, si je ne puis aimer
Au bout de ma prière, Dieu m'avait exaucé,
Une femme parfaite devant moi s'est dressée.

Aina, lui dis-je femme tu es à moi pour toujours,
Je la poutounais, comme la nuit embrase le jour.
Sur ses lèvres roses qui venaient de s'ouvrir,
Ce bouton de rose que je venais de cueillir.
Elle avait des yeux de gazelle doux et profonds
Que jamais, profane saura dire le nom.
Alors je lui dis : Viens ma toute belle, remercier Dieu.
De notre union naquit : soixante petits.
Alors avaient fuis : l'hiver et la froidure,
Nous écoutions chanter l'oiseau dans la ramure
Les arbres s'étaient couverts de fleurs et de verdure
Une belle étoile éclairait la nature.
Nous nous mîmes à chanter le renouveau,
Le Soleil était chaud, le ciel était beau ;
Nous écoutions rossignols et fauvettes,
Les merles sifflaient leurs belles chansonnettes
Puis, sortant d'un nuage le disque argenté,
Sur le noir feuillage glisse sa clarté.
La Reine nocturne qui trône là-haut,
Quand le Roi Dieu ne descend au tombeau,
Et l'aile des tempêtes, des vents en courroux
Grondaient sur nos têtes, nous ne pouvions éviter les coups.
Ma femme et moi nous échangeons nos idées
Car nous nous aimions d'amour sincère.
Elle était si bonne, si douce, elle me demandait :
Oh, dis-moi pourquoi mon œil souvent s'égare,
Quand il accompagne une brillante étoile
Qui file comme une fusée au firmament !

Là je répondis :

Vois-tu ce flot houleux qui se brise au rivage

Dis : Du destin de l'homme n'est-il pas l'image ?
Dans cette onde agitée, il voit son existence
Dans ce vague horizon où tout meurt et s'élance
Oh dis-moi : la délivrance n'est-elle pas la mort ?

Tous deux :

Oh ravissant espoir... aimable chimère
Je vous ai vus à peine, vous vous êtes envolés.
Alors ma pensée gaie devint amère.
C'est que nos yeux avaient vu de trop près.

Le visiteur :

Je vois, lui dis-je, tu vis de beaux jours
Mais moi je m'ennuie la nuit et le jour
A ce moment il me fit des yeux
de sauvage : Dieu liban de quoi te plains-tu ?
Celui qui t'a fait naître, te donne à paître ?
Tu dis que les peines durent longtemps :
Ecoute : Si elles durent, les plaisirs ont leur temps.
Je t'ai parlé jusqu'ici de mon bonheur
Sache qu'il n'y a pas de médaille sans revers.
L'hiver fût très froid, le climat avait changé
La neige à flocons tombait dans les forêts
Les fauves de faim hurlaient, les uns aux autres sans
Pitié se dévoraient, les plus faibles les entrailles
Sorties, la gorge ensanglantée, criaient : Grâce...
Grâce pitié !...
Dans la nuit sombre l'écho répétait : Pitié... Pitié...
Notre grotte, nous l'avions fermée d'une
Grosse pierre que nous avions roulée.

Couchés sur un tas de fougère, nos petits
Etaient couchés, les pauvres, de faim, parfois pleuraient.
Cette grotte était sombre. D'une huître Saint-Jacques
Que nous avions trouvée, laissée par quelque
Epave que la mer avait jetée, nous servait
De chaleuil. Nous roulions des poils de bêtes
Avec de la graisse... ainsi nous éclairions.
Une fumée noire nous prenait à la gorge
Dans ce tourbillon de fumée nous étouffions.
Puis, nos victuailles s'épuisant, il me fallait
sortir bon gré, mal gré.

Alors ma femme, mes chers petits, se pendant à mon cou pleuraient : Oh mon appui, si tu sors, je crains que tu sois la proie de quelque fauve, mon petit me dit-elle ? Que vais-je devenir ? Avec mes petits ? De grâce reste, mourrons tous ensemble ? Ne t'en vas pas ? Après cette scène, la gorge étreinte j'ai pleuré...

J'avais l'âme brisée.

Je me souvenais de la prière que j'avais adressée à Dieu ? Quels regrets car la vie ne mérite pas d'être vécue ! Comme moi faire des malheureux !

Subitement je me reprenais : Pardon mon Dieu de mon blasphème ? Mon Dieu je me soumetts à ta volonté Protège ma femme et mes petits ? Je revenais, pourquoi murmurer : naître, souffrir, mourir ? de Dieu c'est sa plus belle parure.

Puis je reprends haleine, l'étrier sur le cou : Je me dis : je cours à l'aventure !

Quelques jours après j'écoutais gazouiller deux petites hirondelles, portant sur leurs ailes une branche d'olivier, comme autrefois à l'arche de Noé : Réjouissez-vous l'hiver est passé :

Alors un beau soleil éclaira la nature, La forêt avait revêtu sa robe de verdure.

Ma femme heureuse de promener sa chère couvée. Elle craignait tout pour eux.

L'aiglon comme le zéphyre, tout à la fois : heureuse et craintive : s'oubliant souvent à ces propres besoins :

Là je l'interrompis :

Heureuse femme : Toutes ne lui ressemblent pas ? Crapaud, me dit-il ! As-tu bien le droit de te plaindre, Si tu savais t'amender tu serais moins égoïste ? Tu serais plus heureux : Compare l'écorce d'un arbre rugueux, avec l'écorce d'un arbre lisse. Tu feras la différence de l'homme à la femme.

Puis il continue :

Lorsqu'un jour mon aîné, terrible n'ayant peur de rien, vint s'aventurer près d'une caverne où dormait un ours gris, aux cris de l'enfant

ma femme et moi courrions à son secours : à moitié dévoré, les entrailles béantes, par terre, sans vie gisait. Ma femme à genoux : Grâce, grâce laisse-moi mon petit ? L'ours me regarde attentivement, me reconnaît, D'une patte me montrant la cavité de l'œil que je lui avais crevé. Comme un éclair traverse mon cerveau Je me rappelle lorsque je tuai ces petits, le serment qu'elle fit de se venger. Hélas c'est vrai que l'injure Qu'on fait aux autres, nous retombe sur le nez !...

Puisque tu m'as dit que mon
histoire t'intéresse : Je continue :

Ma femme d'avoir vu dévorer son enfant ne pût surmonter cette grande peine. Le cœur meurtri, lasse de vivre, me dit un jour : Pauvre, ne t'en va pas, reste près de moi, je vais mourir. Je vais te causer une grosse peine, Tu seras bien seul dans la vie, Mon âme viendra près de toi comme une sœur fidèle, tu ne me verras pas, mais rappelle-toi, un jour près de moi ton âme viendra, nous nous aimerons pour l'éternité. Nous nous embrassions nous donnions le dernier baiser. Elle rendit sa belle âme à Dieu. Elle était bien morte... plus d'espoir Seul sur terre, seul ! oh malheur ! Dieu m'abreuvant, dois-je ramper comme un reptile sur cette terre infecte. Hélas, ce n'était pas des plaintes que je renvoyais à l'écho ; c'était des hurlements qui déchiraient les nues. Près de la caverne, avec les enfants nous creusâmes un trou, j'y mis son corps dedans, où chaque soir j'allais prier demandant d'aller le plus tôt possible la rejoindre. Ma prière faite je me sentais soulagé. Je prenais de nouveau courage et je partais.

Puis les enfants grandirent :
Entre eux se marièrent, furent dans les grottes les plus logeables ; les grands fauves avaient

disparus par la température brusquement changée.
Là, le commerce, l'industrie commença les uns
taillaient des silex, petits et gros pour la chasse, la pêche.

Et toi lui dis-je, que devins-tu ?
Hélas ils me laissèrent seul avec moi-même.
Cependant, il me restait une petite chienne.
Aimable, fidèle qui ne me quittait pas. Je
la nommais ma petite follette ! Elle était d'une
[intelligence rare.

Tous deux nous allions chercher
notre nourriture, quelques gibiers, des fruits.
A la saison nous faisons une petite provision
Pauve Follette elle me comprenait. Je lui
racontais mes peines. Si je pleurais ; Elle pleurait
avec moi. Quand le temps était beau, nous
faisions de longues promenades. Elle gambadait.
Par ses petits geinglements me montrait son contentement.
Or, tout d'un coup je perdis la vue.
Ma petite Follette comprit mon nouveau
malheur. Elle devint plus carressante.
Je lui dis : Ma chérie, je n'y vois plus
qu'allons nous devenir ? Par ses petits cris
me disait : Vieillard ne pleure pas. Si tes
enfants t'ont délaissé ; je mourrai avec toi
Je suis jeune, j'irai chercher notre nourriture.
Tu ne souffriras pas, va, pauvrette ma petite
chienne. Couché sur mon lit de fougère, j'attendais
patiemment son retour.
Lorsqu'elle avait pris quelques gibiers, quelle joie !...
Elle le portait à mes pieds, jetait des petits
cris de joie. Elle était heureuse...
Puis, lorsque le soleil était chaud, elle se pressait
près de mes pieds comme si elle disait suis moi...
Je la suivais à tâtons, j'allais prendre l'air, deux heures
après, me faisait comprendre : il faut rentrer obéissons.
Je la suivais, elle me lèche les mains puis elle
partait à la chasse.
Un jour, elle s'était retardée, j'avais beau crier :
Ma Follette, Follette répond moi ! Que t'ai-t-il arrivé
ma pauvrette... répond-moi ? Pas de réponse...
Hélas mon Dieu m'écriai-je, oh vie tu n'es qu'une
chaîne de misères, comme de Dieu une série de mystères.

Longtemps j'attendis l'âme brisée, les yeux
en pleurs... rien...

Tout d'un coup, le grognement d'un fauve
c'était un sanglier près de la grotte.

Le traître l'attendait pour la dévorer

J'entendis ses petits cris de douleur me
disant : Je meurs que vas-tu devenir ?

Ses entrailles béantes, je compris qu'elle rendait
le dernier soupir. Elle me disait : tout est fini.

Or, je m'allonge sur mon grabat de fougères
j'avais alors 165 ans de votre ère je rendis mon
âme à Dieu, à la terre la matière
qu'elle m'avait prêtée..

Sans regret je lui dis adieu... ! ! !

Homme compare tes peines aux miennes

Or, Dieu t'a donné un cerveau où tu puises
la science, même l'espérance ; mais non pour
sonder ses mystères.

Dis-moi, n'es-tu pas le maître des mers ? et
des airs ? Que veux-tu savoir de plus ?

Sache que tout peuple monté au dernier échelon
comme la Tour de Babylonne, n'a plus qu'à dégringoler.
Cherche pas à approfondir plus haut, tu perds ton temps,
les mystères de Dieu sont impénétrables.

Hélas, là, le coq avait fini de chanter, tristement
je m'éveillai, je me pris à sangloter, l'histoire
du Moustier dans ma mémoire était resté gravée.



Lettre d'une mère éplorée

à sa fille bien-aimée

Enfant ! c'est moi ta mère qui te parle,
Qui renouvelle à ta mémoire ces vieux souvenirs
Très souvent je me force à sourire
Comme dans tes yeux, je cherche à lire
Ton enfance par moi naguère fût bercée
Mes oreilles reçurent tes premières pensées.
Avec quelle allégresse je te vis grandir,
Comme pour ton éducation je me vis applaudir.
Au foyer du bon ton je formais ton âme
Pour que plus tard tu fis une parfaite femme.
Pour une raison trop tard connue, tu quittas la maison,
Tu quittas ta mère qui faillit perdre la raison.
Si ton cœur de fille avait versé des larmes
Ta mère aurait compris tes justes alarmes.
Tes yeux, de Saint-Front auraient retrouvé le clocher.
Mais ton imagination à su t'en détacher.
Ma chère enfant m'as-tu compris ?
Mon esprit avec toi voyage dans Paris
Semblable à un télescope indiquant les étoiles.
Hélas tes yeux et ton cœur ont sù lever le voile.
Je t'en prie, pauvrete, pardonne mon blasphème
Sais-tu que loin de toi j'ai versé bien des larmes !
Hélas je ne suis qu'une épave
Que les chagrins roulent au fond des gaves
Seule je rendrai l'âme... je ne te verrai pas
Mais mon âme immortelle te suivra pas à pas.
Enfant de ta mère rappelle-toi...!

Vivo la monzetas doou Périgord !

La gens doou Périgord odérin lo cioncho
Son tou mugiciens, ooù mètréi de doncho
Qui què nêè podin pa d'instrumin o chota
D'in lou varzié fon poucha la monzétas.

Priéro potoiso dun drôlichou

Oou noun dou Paï
Coumo doou fils
Dooù Saint-Esprit
Inchi-chio.

Moun Diou, tu qu'un moumo o dou zonour
Toun noun est plé dé bouno humour
Pertou fa bécha lou froun o mo Maï
Coumo qu'on vé l'orazè, fa pura mon Paï.

Tu qué douna lo plume oou ozélous
Coumo lo lano o ognelou
Timprézé donc o tou lo sogesso
Coumo o rénard ruzou et finècho.

O l'homé justicho et sincérta
Chur notra pouta toujours lo vérta
Oou vié qué doné l'espérincho
Oou zouné sogesso é prudincho.





